Le Père Marquette.

I

Certes, M. L'Editeur, le Congrès des Etats-Unis a fait de grandes choses, et il a eu des grands hommes. Croyons encore qu'il en fait de hardies, et ne nous pouvons pas nous tromper en pensant qu'il possède encore des hommes qui sont à la hauteur de la République et qui seraient grands si les circonstances le voulaient.

Mais il n'est pas permis au Congrès d'avoir de petits hommes et de petites idées.

Or, sans plus d'exorde, nous traduisons du *Picayune*—excellent journal, soit dit entre parenthèse—la dépêche suivante:

"Les objections soulevées pour qu'on ne place point la belle statue du Père Marquette dans la salle des Statues du Capitole prouvent évidemment que l'intolérance religieuse existe encore aux Etats Unis. Cette magnifique œuvre de sculpteur, offerte par l'Etat du Wisconsin, a été placée dans la Salle en vertu d'un acte du Congrès qui permet à chaque Etat d'y élever les statues de deux de ses représentants les plus distingués. La statue du Père Marquette a la grandeur héroïque et nous montre le grand missionnaire, illustre par sa découverte, sous l'habit de prêtre et tenant en main la carte du Mississipi. On lit sur le piédestal l'inscription suivante: "Tribut du Wisconsin—James Marquette, S. J., qui, avec Louis Joliet, a découvert le fleuve Mississipi à la Prairie du Chien, Wis., 17 juin 1670."

La statue ne parut pas plus tôt dans la salle que M. Linton, du Michigan, offrit une résolution et protesta contre l'acte à cause du caractère ecclésiastique de l'explorateur, demandant que la statue soit enlevée du Capitole et rendue à son donateur. La conduite de M. Linton en la circonstance est attribuée à l'influence de l'A. P. A. Les statues offertes jusqu'ici ont été dévoilées cérémonieusement, mais celle du Père Marquette a été découverte sans cérémonie. Il reste à savoir si les sénateurs Vilas et Mitchell, du Wisconsin, accepteront ce manque de courtoisie à l'endroit de leur Etat. Des menaces d'outrage ont été faites contre la statue par des fanatiques religieux, et la police surveille. La statue avait été acceptée il y a quelque temps déjà par le Congrès."

Ajoutons à cela, pour rendre la chose plus intéressante, que les sénateurs et les représentants du Maine au Congrès ont reçu de leurs concitoyens des lettres et des pétitions leur demandant de faire expulser du Capitole de Washington la statue du Père Marquette.

Car l'Etat du Maine, pour un acte de ce genre, ne peut certainement pas être au dernier rang, et il perdrait son nom et sa réputation de vertu en permettant à un moine catholique de montrer son habit de missionnaire au Capitole de Washington. Le sang du Massachusetts coule trop abondamment dans ses veines pour qu'il n'ait pas toute l'intolérance qui convient, et n'oublions point que la *Loi du Maine* est moralement supérieure à la Constitution elle même des Etats Unis. Le Maine est le chapeau de la Nouvelle-Angleterre.

Seulement, malgré le désir de M. Linton, des gens du Maine et de beaucoup d'autres encore, comment chasser du Capitole de Washington la glorieuse statue du Père Marquette?

Car elle est là par acte du Congrès, et l'A. P. A. n'a pas encore le pouvoir législatif aux Etats-Unis.

II

Mais qu'est ce donc que M. Linton et les hommes de son esprit et de sa pensée reprochent au Père Marquette, mort en 1687, après avoir descendu le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la rivière Arkansas, et mort en faisant sa prière?—Ne vant-il pas mieux mourir ainsi qu'en jurant?

Ce M. Linton a au moins le mérite de la franchise—ce qui n'est pas toujours le cas avec ceux qui sont plus sectaires que véritablement religieux—et il ne cache point ses sentiments.

Il s'autorise de la section 1814 des Statuts Révisés des Etat-Unis qui accorde bien à chaque Etat deux statues de grands hommes, en marbre ou en bronze, mais qui ont été *citoyens* et qui se sont *distingués* ou *illustrés* dans le service *civil* ou *militaire* de leur Etat ou des Etats Unis.

Et quand le Père Marquette, descendant la rivière Wisconsin dans une pirogue en écorce avec son compagnon Joliet, découvrit le Mississipi le 17 juin 1670, à la Prairie du Chien, le Père Marquette n'était point *naturalisé* et *citoyen* des Etats-Unis. M. Linton, représentant au Congrès, ne doit pas ignorer que les Etats-Unis, à cette époque, n'existaient qu'en germe, que le Congrès ne siégeait pas encore à Washington et que les Hurons étaient les seuls citoyens du Michigan lui-même. Où étaient les aïeux du représentant Linton? Inutile de dire qu'il n'y avait alors ni service *civil* ni service *militaire* dans le mystérieux pays qui fut plus tard la grande république des Etats-Unis, mais où de courageux missionnaires et de hardis explorateurs, Français pour la plupart, firent preuve d'un dévouement, d'une énergie et d'une bravoure qui peuvent s'égaler aux qualités militaires les plus éclatantes, sinon les surpasser. La gloire militaire n'est vraiment admirable que lorsqu'elle dépend et sauve la patrie en danger, et tous les héros ne sont pas des soldats. Quant aux orateurs de Congrès, personnages civils, ils ne sont pas toujours éloquents et polis.

Mais ce qui irrite ou offusque plus particulièrement le représentant du Michigan, c'est l'habit ecclésiastique du Père Marquette, qui ne pouvait cependant pas s'habiller en militaire comme un milicien ou en *preacher* comme un méthodiste. Il portait tout simplement l'habit de son ordre et de son sacerdoce, bien usé par le dangereux voyage, souvent déchiré aux lianes inextricables de la forêt vierge, certainement plus beau qu'un manteau de sénateur ou qu'un uniforme de général qui n'est jamais entré dans la bataille. Il n'en avait probablement pas deux, et s'il n'avait pas par plus d'une froide nuit d'hiver, reçu l'hospitalité de la hutte du Huron, le pauvre Père Marquette serait mort bien misérablement. "Bien des années après sa mort, dit l'histoire, quand la tempête faisait rage sur les lacs et que les vagues furieuses ballottaient et menaçaient l'Indien dans sa frêle embarcation, cet Indien invoquait l'aide du pieux Marquette pour apaiser la tempête."—Après tout, ce n'est pas l'habit qui fait le moine, et les hommes ne se jugent pas à l'habit.

—Mais il était de la Société de Jésus ou Jésuite, prétend M. Linton qui est de l'A. P. A., et les lettres S. J. sur le piédestal d'une statue sont une injure à la République américaine!

Pas que nous sachions, et les jeunes Américains d'aujourd'hui, qui ne sont ni Hurons ni Iroquois, étant pour la plupart Anglo-Saxons et blancs, ne peuvent assurément pas supprimer l'histoire. Ils doivent rendre justice à qui justice est due. En dehors de toute religion, de toute église et de toute secte, parceque la vérité est la vérité et qu'elle a des droits imprescriptibles, il faut déclarer que le Nouveau Monde, surtout l'Amérique du Nord, doit beaucoup aux Jésuites qui furent tout à la fois de courageux missionnaires et de hardis explorateurs. Si le Père Marquette est l'un des plus glorieux, combien d'autres sont morts inconnus et qui furent des héros aux premiers temps de la découverte! Et là où ils ont porté la croix du Christ et la langue de la France, dans ce Canada si fidèle à sa religion et à sa vieille patrie toujours honorée, est ce que la race indienne a été supprimée par système et de façon anglo-saxonne? Qui fut le plus sincère à l'Indien, le *Oui Oui* français ou le *Yankee* anglais, William Penn excepté? Car le Peau Rouge, qui ne put jamais prononcer le mot *English* qu'avec l'orthographe du mot *Yankee*, trouvait tout naturel d'appeler *Oui-Oui* le Français familier, cordial et pas trompeur.

Il est vrai que l'Indien a disparu.

La Nouvelle-France a disparu également.

III

Mais ce n'est pas à M. Linton, du Michigan, et aux autres Anglo-Saxons de ces régions découvertes par des Français, explorées par de pieux et courageux missionnaires, portant encore des noms français et des noms honorés qu'il appartient de montrer du doigt de la haine et de la proscription, une pauvre robe sous laquelle ont battu des cœurs pleins de foi et de dévouement qui ne cherchaient pas les biens de ce monde et qui sont morts humblement dans l'accomplissement d'un devoir supérieur.

Que l'on soit protestant, catholique, juif, philosophe ou autre chose, il faut saluer respectueusement le Père Marquette et s'honorer en l'honorant. Cela coûte peu.

Mais quand vous dites que le Père Marquette, qui n'est point au La Vallette, n'a pas le droit d'entrer au Capitole de Washington avec le crucifix à la main, quand d'autres y entrent l'épée au côté, vous dites simplement une chose qui serait odieuse si elle n'était ridicule.

Le crucifix était l'arme du Père Marquette.

Il n'est pas dans notre siècle dix-neuvième—siècle d'églises divisées et séparées sans doute, mais certainement chrétien—un philosophe véritable, un penseur vraiment digne de ce nom, un homme éclairé par une intelligence et une conscience, qui ne s'incline avec le plus profond respect et avec le sentiment le plus complet de la reconnaissance, non sans une grande émotion dont on ne peut pas se défendre, devant l'auguste et l'adorable crucifié qui mourut volontairement pour les hommes et par la main des hommes après leur avoir laissé cet éternel testament de vérité, de vie et d'amour: "Vous êtes tous frères et tous fils d'un même Père qui est Dieu." Car jamais plus admirable parole n'avait été dite avant lui, et jamais religion nouvelle, augmentée ou réformée, d'un caractère plus universel, ne s'élèvera au-dessus de cette révélation suprême et de cette doctrine sociale. Les droits, les devoirs et les destinées de l'humanité, tout est contenu dans ce credo simplement sublime, c'est-à-dire divin.—Et que devient l'esclavage à la lumière du christianisme?—Homme, pourquoi brutalises-tu ton frère? Et toi, pourquoi meurs-tu de faim?

Ce n'est pas notre intention, ni peut-être notre droit, ici surtout, de demander si les catholiques sont plus chrétiens que les protestants ou si les protestants raisonnent plus librement que les catholiques, et nous ne cherchons pas à trouver la différence d'un dogme entre l'Evangile de ceux-ci et l'Evangile de ceux-là; mais, dans la certitude d'être dans le vrai, nous pensons que rien n'est plus admirablement beau que le christianisme comme vérité morale et sociale, et nous nous demandons s'il est fils de femme sans vénération pour le martyr et le grand Crucifié du Golgotha. Nous ne le croyons pas, nous *libre-penseur*. Car la liberté de la pensée, quoiqu'on en puisse dire, n'est point la négation, et la pensée ne peut pas plus nier la vérité qu'elle ne peut nier la conscience. La pensée, le plus précieux et le plus glorieux attribut de l'homme, est sa plus haute affirmation dans la vie, et le philosophe Descartes disait: *Cogito ergo sum*—"Je pense, donc je suis." Or, pensons.

Mais M. Linton, lui, pense-t-il, ou comment pense-t-il?

C'est lorsque M. Linton, du Michigan où la ville Marquette voit s'étendre devant elle les eaux du Lac Supérieur, prétend qu'il convient d'expulser du Capitole américain, la statue du Père Marquette, parce que cette statue, celle d'un étranger, d'un Français et d'un Jésuite, porte une robe de forme ecclésiastique et qu'il y a un crucifix de chrétien sur la poitrine du courageux missionnaire qui découvrit le Mississippi, et lorsque ce monsieur déclare hautement devant un Congrès que les Etats-Unis, sans préoccupation et sans souci de l'histoire, ne doivent pas même se souvenir qu'un moine Jacques Marquette a cherché et trouvé le plus grand et le plus majestueux de leurs fleuves plus d'un siècle avant qu'ils fussent au monde et qu'ils portassent le nom dont ils se glorifient aujourd'hui parmi les nations de la terre, on se demande tout naturellement si M. Linton, bien qu'Anglo-Saxon, n'est pas un singulier fanatique dont il faut avoir pitié ou l'un de ces singuliers politiciens qui veulent se faire une popularité avec des haines de races ou de sectes plus anti-religieuses que religieuses. Il se dit républicain.

Le Michigan, *Grand Lac* en Indien, ne devint un Etat de l'Union que le 25 janvier 1837, et Detroit fut fondée en 1701 par Cadillac, qui ne paraît pas avoir été un Anglo-Saxon.

Mais l'histoire ne signifie pas grand'chose.

IV

Cependant, ce qui paraît révolter le plus le représentant du Michigan au Congrès, ce n'est pas précisément le crucifix du Père Marquette, ni son habit sacerdotal.

Le crucifix passerait au besoin, et l'habit ecclésiastique ne fait pas absolument le prêtre, le moine ou le ministre. Le plus ou moins de longueur dans l'habit, avec la distinction qui s'y attache ou qu'on y attache, n'est pas une question capitale et dogmatique. Le ministre anglican, sans avoir la longue robe du prêtre catholique, se distingue pourtant du commun des Anglicans par un habit de forme particulière, et il n'officie ni en paletot ni en redingote. Il y a sans doute une raison morale pour que l'homme spécialement consacré au culte, ayant une responsabilité plus grande que les autres hommes, devant être l'exemple et le respect, porte sur lui un signe qui rappelle à la fois son caractère et ses devoirs. Quand ce signe ou cet habit de distinction, loin d'être celui de la vanité ou de l'orgueil, est le principe d'une vertu, un engagement de valoir mieux et de faire mieux que les autres, l'obligation d'un exemple auquel vous n'avez pas le droit de manquer sans encourir la réprobation et la condamnation, faut-il s'en formaliser ou trouver la chose étrange? Et celui qui, par exemple et par sacerdoce, porte sur sa poitrine le prêtre et le missionnaire la croix sur laquelle fut cloué et mourut le Dieu de la charité, du sacrifice et de la rédemption, peut-il être autre chose que bon, doux, dévoué, miséricordieux et disciple fidèle de celui aux pieds de qui espère, prie et pleure encore la triste et touchante Madeleine qu'on appelle l'Humanité? Ne doit-il pas honorer son sacerdoce, sa croix et son nom? A ces titres, qui ne sont pas ceux de l'orgueil et du pouvoir, nous ne devons pas sourire à la robe antique dont cet homme de bien est revêtu et qu'il fera bien de quitter quand il n'en sera plus digne.

Non, ce qui indigne ou paraît indigner le plus le représentant du Michigan, ce n'est pas le symbole chrétien. M. Linton est chrétien lui même, comme tous ceux qui siègent au Congrès et font des lois. Nous croyons même qu'il est un fidèle de son église et qu'il possède l'amitié et la confiance de son ministre. Mais ce qui produit sur lui l'effet d'un chiffon rouge qu'on agite devant un bœuf offensé ou peu civilisé, c'est simplement une lettre, ou plutôt ce sont deux lettres. Ces deux lettres le mettent en fureur et lui font perdre complètement la raison. Il recule épouvanté devant elles.

Qu'ont donc de si épouvantable pour un Américain de la liberté et de la démocratie les deux lettres S. J.?

Ceux qui s'en honorent, qui s'en font un titre et une gloire, pour qui elles sont un lien, un engagement et une mission, sauront bien répondre si cela leur convient. Ils ont assez de science et d'éloquence pour cela. Et si nous en parlions, ce ne pourrait être qu'historiquement. Les controverses religieuses n'ont aucune place ici, et la liberté de conscience, avec le *Père Marquette* lui-même, est le seul principe que nous entendons invoquer et soutenir dans ces lignes écrites au courant de la plume et pour ceux qui veulent savoir ce que signifient les trois lettres mystérieuses et cabalistiques A. P. A. qui commencent à agiter et à troubler sérieusement le peuple américain et qui font dire au *Picayune* lui-même que "l'intolérance religieuse existe encore aux Etats-Unis."

J. GENTIL.

LES ATTENTIONS
D'UNE
JEUNE FEMME.

Au nombre des délicieuses joyeusetés de la vie de garçon, tout homme compte l'indépendance de son lever. Les fantaisies du réveil compensent les tristesses du coucher. Un garçon se tourne et se retourne dans son lit; il peut bâiller à faire croire qu'il se commet des meurtres. Il peut manquer à ses serments de la veille, laisser brûler son feu allumé dans sa cheminée et sa bougie dans ses bobèches, enfin, se rendormir malgré des travaux pressés. Il peut maudire ses bottes prêtes qui lui tendent leurs bouches noires et qui hérissent leurs oreilles, ne pas voir les crochets d'acier qui brillent éclairés par un rayon de soleil filtré à travers les rideaux, se refuser aux réquisitions sonores de la pendule obstinée, s'enfoncer dans la ruelle en se disant:

—Hier, oui, hier c'était bien pressé, mais aujourd'hui ce ne l'est plus. Hier est un fou, aujourd'hui est le sage; il existe entre eux deux la nuit qui porte conseil, la nuit qui éclaire.... Je devrais y aller, je devrais faire, j'ai promis.... Je suis un lâche.... mais comment résister aux ouates de mon lit? J'ai les pieds morts, je dois être malade, je suis trop heureux.... Je veux revoir les horizons impossibles de mon rêve, et mes femmes sans talons, et ces figures ailées et ces natures complaisantes. Enfin, j'ai trouvé le grain de sel à mettre sur la queue de cet oiseau qui s'envolait toujours. Cette coquette a les pieds pris dans la glu, je la tiens....

Votre domestique lit vos journaux, il entr'ouvre vos lettres, il vous laisse tranquille. Et vous vous rendormez bercé par le bruit vague des premières voitures. Ces terribles, ces pétulantes, ces vives voitures chargées de viande, ces charrettes à mamelles de fer blanc pleines de lait, et qui font des tapages infernaux, qui brisent les pavés, elles roulent sur du coton, elles vous rappellent vaguement l'orchestre de Napoléon Musard. Quand votre maison tremble dans ses membres et s'agite sur sa quille, vous vous croyez comme un marin bercé par le zéphyr.

Toutes ces joies, vous seul les faites tinir en jetant votre foulard comme on tortille sa serviette après le dîner, en vous dressant sur votre.... ah! cela s'appelle *votre séant*. Et vous vous grondez vous-même en vous disant quelque dureté, comme:—Ah! ventrebleu! il faut se lever.—Chasseur diligent,—mon ami, qui veut faire fortune doit se lever matin,—tu es un drôle, un paresseux.

Vous restez sur ce temps. Vous regardez votre chambre, vous rassemblez vos idées. Enfin, vous sortez hors du lit,—spontanément!—avec courage!—par votre propre vouloir!—vous allez au feu, vous consultez la plus complaisante de toutes les pendules, vous interjetez des espérances ainsi conçues:—Chose est paresseux, je le trouverai bien encore!—Je vais courir.—Je le rattraperai s'il est sorti.—On m'aura bien attendu.—Il y a un quart d'heure de grâce dans tous les rendez-vous, même entre débiteur et créancier.

Vous mettez vos bottes avec fureur, vous vous habillez comme quand vous avez peur d'être surpris peu vêtu, vous avez les plaisirs de la hâte, vous interpellez vos boutons; enfin, vous sortez comme un vainqueur, sifflotant, brandissant votre canne, secouant les oreilles, galopant.

—Après tout, dites-vous, vous n'avez de compte à rendre à personne, vous êtes votre maître!

Toi, pauvre homme marié, tu as fait la sottise de dire à ta femme:—Ma bonne, demain.... (quelquefois elle sait deux jours à l'avance), je dois me lever de grand matin. Malheureux Adolphe, vous avez surtout prouvé la gravité de ce rendez-vous:—Il s'agit de.... et de.... et encore de.... et enfin de....

Deux heures avant le jour Caroline vous réveille tout doucement, et vous dit tout doucement:

—Mon ami, mon ami!....

—Quoi? le feu, le....

—Non, dors, je me suis trompé, l'aiguille était là, tiens! Il n'est que quatre heures, tu as encore deux heures à dormir.

Dire à un homme: Vous n'avez plus que deux heures à dormir, n'est-ce pas, en petit, comme quand on dit à un criminel: Il est cinq heures du matin, ce sera pour sept heures et demie. Ce sommeil est troublé par une pensée grise, ailée, qui vient se cogner aux vitres de votre cervelle, à la façon des chauves-souris.

Une femme est alors exacte comme un démon venant réclamer une âme qui lui a été vendue. Quand cinq heures sonnent, la voix de votre femme, hélas! trop connue, résonne dans votre oreille; elle accompagne le timbre et vous dit avec une atroce douceur:—Adolphe, voilà cinq heures, lève-toi, mon ami.

—Ouhouhi.... ououhouin....

—Adolphe, tu manqueras ton affaire, c'est toi-même qui l'as dit.

—Ououhouin, ouhouhi.... Vous vous roulez la tête avec désespoir.

—Allons, mon ami, j'ai tout apprêté hier.... Mon chat, tu dois partir; veux-tu manquer le rendez-vous? Allons donc, lève-toi donc, Adolphe! va-t'en. Voilà le jour.

Caroline se lève en rejetant les couvertures: elle tient à vous montrer qu'elle peut se lever sans barguigner. Elle va ouvrir les volets, elle introduit le soleil, l'air du matin, le bruit de la rue. Elle revient.

—Mais, mon ami, lève-toi donc! Qui jamais aurait pu te croire sans caractère? Oh! les hommes!....Moi, je ne suis qu'une femme, mais ce que je dis est fait.

Vous vous levez en grommelant, en maudissant le mariage. Vous n'avez pas le moindre mérite dans votre héroïsme; ce n'est pas vous, mais votre femme qui s'est levée. Caroline vous trouve tout ce qu'il vous faut avec une promptitude désespérante; elle prévoit tout, elle vous donne un cache-nez en hiver, une chemise de batiste à raies bleues en été, vous êtes traité comme un enfant; vous dormez encore, elle vous habille, elle se donne tout le mal; vous êtes jeté hors de chez vous. Sans elle tout irait mal! Elle vous rappelle pour vous faire prendre un papier, un portefeuille. Vous ne songez à rien, elle songe à tout!

Vous revenez cinq heures après, pour le déjeuner, entre onze heures et midi. La femme de chambre est sur la porte, dans l'escalier, sur le carré, causant avec quelque valet de chambre; elle se sauve en vous entendant ou vous apercevant. Votre domestique met le couvert sans se presser, il regarde par la croisée, il flâne, il va et vient en homme qui sait avoir son temps à lui. Vous demandez où est votre femme, vous la croyez sur pied.

—Madame est encore au lit, dit la femme de chambre.

Vous trouvez votre femme languissante, paresseuse, fatiguée, endormie. Elle avait veillé toute la nuit pour vous éveiller, elle s'est recouchée, elle a faim.

Vous êtes cause de tous les dérangements. Si le déjeuner n'est pas prêt, elle en accuse votre départ. Si elle n'est pas habillée, si tout est en désordre, c'est votre faute. A tout ce qui ne va pas, elle répond:—Il a fallu te faire lever si matin! Monsieur s'est levé si matin! est la raison universelle. Elle vous fait coucher de bonne heure, parce que vous vous êtes levé matin. Elle ne peut rien faire de la journée, parce que vous êtes levé matin.

Dix-huit mois après, elle vous dit encore:—Sans moi, tu ne te lèverais jamais. A ses amies, elle dit:—Monsieur se lève!... Oh! sans moi, si je n'étais pas là, jamais il ne se lèverait.

BALZAC.

PIECES A DIRE.

HAPPE-CHAIR.

A M. Camille Lemonnier.

Ils étaient là deux cents, sous la terre, encavés,
Les fronts poudreux et noirs et les poitrines nues,
Et leurs sueurs couraient jusque sur les pavés.

Et l'on voyait un Vieux, grouillant dans le trou [peau,
Qui criait: "Hardi là! haut les cœurs, haut les [têtes!"....
Le fer, l'acier bouillait, chantait dans les cu- [vettes,
Sur un brasier d'enfer qui leur braisait la peau.

Dans les tubes d'airain le liquide de feu
Glissait, comme un serpent visqueux sur les [bruyères,
Et grinçait au contact des larges lingotières
Vivant l'air brûlé de flammes d'un gaz bleu.

Puis la lave froidie et les blocs condensés
Se tordaient sous l'effort d'un robuste cylindre,
On entendait partout l'acier broyé se plaindre
Sous les écrasements des pilons cadencés.

Et les limes rongeaient et les forêts trouaient
Et ses hommes d'airain, vrais géants, [polyphèmes,
Qui ployaient sous "l'shan" et crachaient des [blasphèmes
En un vaste unisson, geignaient, frappaient, [suaient.

"Oh! hisse!" et le métal râlait sur les chantiers,
"Oh! hisse!" et les ciseaux, comme un bec de [espace,
Mordaient, et les volants gironnaient dans l'es- [pace,
La scie, aux mille dents, mâchait des blocs en- [tiers.

La forge hâletait et l'usine trimait,
Des milliers de roues grinçait un bruit immense,
La flamme ruginait dans la fournaise, intense,
Eusanglant les corps dont le torse fumait.

Aux clapots des marteaux répondaient, hale- [tants,
Les coups sourds des pilons qui tombaient en [cadence,
C'était comme un concert dans une horrible [danse,
Et les "Oh! hissements" marquaient les contre- [temps.

"Hardi!" clamait le Vieux autour des lami- [noirs,
Pour ranimer l'ardeur par la flamme assaillie,
Et la lame de fer faisait une saillie
Rouge, à travers le flot grouillant des hommes [noirs.

Puis en foule de bras et de coudes heurtés
Arrachait au cylindre et tenaillait la barre.—
.... Il avait eu, le Vieux, déjà, dans la gal- [ère
Deux doigts de la main droite et le pouce em- [portés.

Il chôma trente jours, le brave aufflilé;
Comme il avait été bonne bête de somme,
On avait, par pitié, pris de nouveau cet homme,
A demi-solde, et lui, le pauvre mutilé.

Content, à la maison, les bouches à sourrir,
Il avait dit: "J'accepte et ma vie et la vôtre,
"Si la main droite est morte, il me reste encore [l'autre,
"Mais pas pour mendier, non...., mieux vau- [drait mourir".

Rajeuni, plus ardent, il revint là périr,
Dans l'assourdissement des puissantes machines
Et dans le glouissement énorme des turbines,
....Et les jeunes parfois plaignaient le vieux [martyr—

Un soir, que le relais de l'équipe de jour,
Râlante exténuée avait rendu les forces
Au monstre "Happe-Chair", avec de nouveaux [torses
Empoignant le géant comme en un rut d'amour,

Que les fours vomissaient dans d'autres tour- [billons,
La puante fumée et la flamme encrassée,
Et que le sol tremblait sous la lourde poussée
Des volants, des ciseaux, des marteaux, des [pilons;

Soudain, un craquement de fers, d'aciers cronlés,
Eclata puis, dans l'air, passa comme une bombe,
Et, sur un râlement de cris rauques, la trombe
Ferma, comme un linceul, tous les murs éboulés.

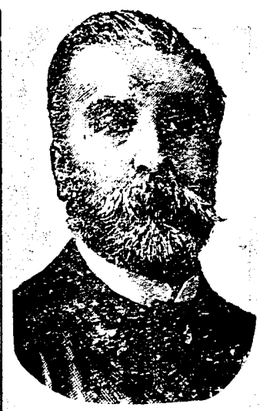
Bientôt, ce ne fut plus que funèbre chaos,
Décombres sillonnés par mille lueurs blatres,
Dans un bruit de tempête, écrasements sinistres
Qui tordaient les pilons et broyaient les mar- [teaux.

Les feux de la fournaise ardaient comme affolés,
Serpentant la voûte, allumant l'incendie,
Dévorant, calcinant, et la flamme grandie
Exhalait un poison de chairs et d'os brûlés.....

....Ils étaient là deux cents, sous la terre, en- [cavés,
Et la flamme mordait dans leurs poitrines nues,
Et, dans l'écroulement des fours et des cornues,
On entendait soudain hurler sous les pavés!.....

MAURICE LECOMTE.

New York



LUDOVIC HALEVY.

Ludovic Halevy, auteur dramatique et romancier français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 1er juillet 1834, est le fils du littérateur Léon Halevy, mort en 1883, et le neveu du célèbre compositeur Fromental Halevy, mort en 1862. Le père de ces deux derniers, nommé Lévi, avait pris le nom d'Halevy, en exécution du décret du 20 juillet 1808, concernant les Israélites qui n'avaient que de simples prénoms pour noms de famille. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, où il eut pour condisciple Prévost-Paradol dont il resta l'ami. Destiné à la carrière de l'administration, et attaché, de 1852 à 1858, comme rédacteur au secrétariat du ministère d'Etat, il fut, pendant trois ans, chef du bureau au ministère des colonies et devint, en 1861, rédacteur au Corps législatif. Après la mort du duc de Morny, dont il avait été, avec son père, un des collaborateurs littéraires, il donna sa démission pour se consacrer exclusivement au théâtre, où il avait déjà produit d'assez nombreux ouvrages. En 1868, il épousa Mlle Louise Bréguet. Décoré de la Légion d'honneur en 1864, comme chef de bureau, il a été promu officier le 12 juillet 1890, comme écrivain et comme membre de l'Académie française.

La fortune et la réputation étaient venues à M. Ludovic Halévy par le théâtre, où il avait été l'un des premiers et l'un des plus habiles à exploiter le genre, si fécond et si brillant sous le second Empire, de la bouffonnerie littéraire animée par la musique bouffe de J. Offenbach et de son école. C'est, en effet, sur la scène particulière de ce maestro qu'il fit avec éclat ses premières armes, et qu'il compta une longue suite de succès. Il avait débuté aux Bouffes-Parisiens, sous le pseudonyme de *Jules Servières*, en écrivant le prologue d'ouverture: *Entrez, messieurs, mesdames*, en collaboration avec Méry. Il y donna, sous le même nom de plume, deux opérettes en un acte: *Une pleine eau* et *Madame Papillon*. Libre de ses attaches administratives, il se produisit sous son vrai nom, soit au même théâtre soit sur d'autres scènes de même ordre ou d'un niveau littéraire plus élevé, dans une foule de pièces, écrites en société avec divers collaborateurs, particulièrement avec M. Henri Meilhac, dont le nom est resté inséparable du sien et du genre qu'ils avaient rénouvelé tous deux au point d'en être regardés comme les créateurs. Leur œuvre commune se distinguait par une verve de bouffonnerie d'intarrissable, d'ironie sans frein, la parodie irrespectueuse des hommes et des choses les plus augustes de l'antiquité ou même des institutions civiles ou militaires qui paraissent la base des sociétés modernes: excitant à coup sûr, dans la foule, le gros rire que provoque la charge, et donnant quelquefois, par la finesse des analyses et la justesse des satires, satisfaction au goût des délicats et à la raison du penseur. Lorsque, au bout de vingt ans, le succès de cette active collaboration fit entrer l'un des deux auteurs, M. Ludovic Halevy, à l'Académie française (4 décembre 1884), en attendant le tour de l'autre, il parut très difficile de faire le départ des mérites dramatiques entre les deux associés auxquels leur théâtre créait les mêmes droits: pour trouver au successeur du comte d'Haussonville des titres plus personnels, le directeur de l'Académie, M. Pailleron, chargé de le recevoir, dut insister sur la valeur des volumes de romans et de nouvelles, pour lesquels, M. Ludovic Halevy commençait alors à négliger le théâtre.

Nous allons reprendre dans leur suite les pièces auxquelles M. Halevy a en partie attaché son nom. Il a signé seul: *Ba-ta-clan*, chinoiserie musicale en un acte, musique de J. Offenbach, et *Rose et Rosette*, drame-vaudeville en trois actes, musique de M. Oray. Il a donné en collaboration avec M. Battu: l'*Impressario*, opérette-bouffe, adapté à la musique de Mozart, et le *Docteur miracle*, opérette en un acte, musique de M. G. Bizet et J. Lecocq; avec M. Busnach: *Pomme d'api* opérette en un acte, musique de J. Offenbach; *les Eaux d'Ems*, opérette en un acte, musique de Léo Delibes; *le Pont des Soupirs*, opéra-bouffon en deux actes et quatre tableaux, musique de J. Offenbach; *le Roman Comique*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même; *la Baronne de San Francisco*, opérette en deux actes, musique de M. H. Caspers; *Une fin de bail*, opérette en un acte, musique de A. Varney, avec son père, Léon Halévy; *le Mari sans le savoir*, opérette en un acte, musique du duc de Morny.

Les pièces que M. Ludovic Halévy a signées avec M. H. Meilhac sont si nombreuses et si diverses qu'elles appellent une classification. Nous mettrons en première ligne celles qui appartiennent au genre de l'opérette ou opéra-bouffe et qui furent longtemps les plus populaires: *la Belle Hélène*, opéra bouffe en trois actes, musique de J. Offenbach, le plus grand succès après *Orphée aux Enfers*, de la parodie de la Grèce antique; *Barbe-bleue*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même: *la Grande-Duchesse de Gerolstein*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même, l'une des satires les plus amusantes et les plus applaudies de la société européenne du temps; *la Vie parisienne*, pièce en cinq actes, musique du même; *la Périchole*, opéra-bouffe en deux actes, musique du même; *le Château à Toto*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même; *la Diva*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même; *les Brigands*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même; *la Boulangère a des écus*, opéra-bouffe en trois actes, musique du même. On peut joindre à ce premier groupe les paroles ou scenarios d'œuvres plus spécialement musicales, des livrets d'opéras-comiques et de ballets, tels que: *Néméa ou l'Amour vengé*, ballet-pantomime en deux actes, musique de Minkous; *Carmen*, opéra-comique en quatre actes, tire de la nouvelle de Pr. Merimée, musique de G. Bizet; *le Fandango*, ballet-pantomime en un acte, musique de G. Salvayre; *le Petit Duc*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ch. Lecocq; *Janot*, opéra-comique en trois actes et la *Petite Mademoiselle*, opéra-comique en trois actes, musique du même.

Les ouvrages dramatiques de MM. Ludovic Halevy et Henri Meilhac où la composition musicale n'a plus à réclamer sa part, forment un groupe encore plus nombreux et plus varié, allant des bluettes de quelques scènes aux pièces en quatre et cinq actes, du vaudeville avoué au déguisé, c'est-à-dire avec ou sans couplets, à la comédie d'intrigue ou de caractère, des imbroglios bouffons et des propos risqués aux observations des mœurs et aux intentions de moralités. Les voici dans leur ordre chronologique: *le Menuet de Daphné*, comédie-vaudeville en un acte; *les Moulins à vent*, comédie en trois actes, avec couplets; *le Train de minuit*, comédie en deux actes; *les Brebis de Panurge*, comédie en un acte; *le Brésilien*, comédie en un acte, mêlée de chant; *la Clef de Métella*, comédie en un acte; *le Singe de Nicolet*, comédie en un acte, mêlée de chants; *les Méprises de Lambinet*, comédie en un acte avec couplets; *Tout pour les dames!* comédie-vaudeville en un acte; *Fanny Lear*, comédie en cinq actes; *le Bouquet*, comédie en un acte; *Froufrou*, comédie en cinq actes qui, après avoir en deux cent cinquante représentations, au Gymnase, avec Mlle Desclée, passa à

Et il dit:

—Eh! que veux-tu que j'aie, petite?

Il eut même l'énergie de plaisanter.

—Le chagrin, déclara-t-il, d'avoir dû céder ma place à Pierre pour le concert Lamoureux.

Et il essaya d'être très gai pendant le dîner.

Mais la duchesse ne se trompa pas à cette affection.

Son mari avait certainement quelque sujet d'inquiétude, dont il ne lui convenait pas de parler devant les enfants.

Et elle attendit que Pierre fût repartit pour Saint-Cyr et Claire rentrée dans "ses appartements" pour provoquer une confidence.

Le duc, toujours sous prétexte d'examiner des projets de loi, s'était retiré, *pas enfermé*, dans son cabinet, et la duchesse en conclut qu'il l'attendait.

Elle se glissa donc près de sa table, constata que l'excellent homme, quoiqu'il eût les yeux fixés sur un de ces imprimés qui viennent de la Chambre des députés, ne le lisait pas, car la première page n'avait que six lignes, et, au bout de cinq minutes, il ne l'avait pas retournée.

Elle tapa légèrement sur l'épaule de M. La Mothe-Ardent; et:

—Qu'y a-t-il donc, mon ami?

Il redressa la tête vers elle, et, avec un geste désespéré:

—Il y a.... il y a que.... Si vous saviez!....

Il s'arrêtait devant la chose énorme qu'il allait annoncer.

Et ce fut la duchesse qui acheva fort tranquillement:

—Il y a, n'est-ce pas, que tous les Serenoff sont à Paris?

—Comment.... Vous le saviez?

Décidément, sa femme était extraordinaire! Les années avaient beau s'ajouter aux années, elle saurait toujours tout avant lui.

—Par exemple! Quand avez-vous appris?....

—Aujourd'hui, au Cirque. Ce fureteur de Pierre a remarqué une jolie femme.... A côté de la jolie femme il y en avait une vieille, et, à côté de la vieille, un jeune homme, un très jeune homme, blond, mince.

—Oui, le fils posthume du prince Michel.

—Pierre a rencontré un de vos collègues du club qui lui a nommé ces personnes, qui étaient les deux princesses et le prince Alexis Sérénoff. Et vous voyez qu'il n'y a là rien que de très naturel.

Et elle était vraiment fort calme en prononçant ces mots.

Cette après-midi, elle avait eu un moment de surprise, d'émotion; mais elle avait réfléchi, depuis, que rien, dans la présence de la famille Sérénoff à Paris, ne pouvait les inquiéter, d'autant que rien ne les forçait à entrer en relations avec elle.

—Naturel, naturel! mourmonna le duc; vous trouvez toujours tout naturel, vous! Alors, ça ne vous a pas produit plus d'effet que cela de vous trouver en face d'une jeune femme et d'un jeune homme devenus l'une veuve et l'autre orphelin par.... par ma faute?

A continuer.

FEUILLETON.

Deux Hérissons.

COMÉDIE EN UN ACTE.

—PAR—

Ad. Le Mercier Du Quesnay.

—Suite—

BELFAST, *soupçonneux.*

Hum!....

MISTRESS BRIGGS.

Si vous tenez à changer d'appartement, dès demain l'une de nos principales chambres sera vacante. Les voyageurs quittent par le premier train. Aiderai je monsieur à se débarrasser de son pardessus? (Belfast ne répond pas.)